

le trèfle ne réussirait pas : pour celles-là, on ne pourrait pas y appliquer votre méthode.

Benoît. Dans les terres trop fortes pour les patates, n'avez-vous pas les betteraves, les rutabagas, (navets) les choux de diverses espèces, les féveroles, etc. ? Toutes ces récoltes, pourvu qu'on les sarcle et qu'on les bine proprement, remplaceront parfaitement les patates : le sainfoin, la lupuline, les vesces, le ray-grass et (ivraie vivace) plusieurs autres plantes à fourrage, peuvent remplacer le trèfle dans les terres qui ne lui conviendraient pas.

Il ne faut pas croire que l'assolement de quatre ans que je vous ai indiqué soit le seul qu'on puisse suivre ; ce n'était qu'un exemple par lequel je voulais vous faire voir qu'avec une culture vigoureuse et des récoltes sarclées, on peut fort bien se passer de jachères. Du reste, il y a bien des combinaisons par lesquelles on peut amener successivement les plantes les plus convenables dans un assolement plus ou moins long. C'est à chaque cultivateur à choisir les récoltes qui conviennent le mieux à la nature de son terrain, et qui peuvent lui rapporter le plus de profit, en les combinant de manière à ne pas trop épuiser sa terre, et à avoir toujours une forte partie de ces récoltes destinée à la nourriture des bestiaux ; car c'est là l'âme de la culture. Pour régler son assolement, il doit avoir égard à la faculté plus ou moins épuisante de chaque plante, afin de ne pas mettre à la suite l'une de l'autre plusieurs récoltes très-épuisantes.

Dans le choix d'un assolement, il y a quelques principes généraux dont on ne doit jamais s'écarter, parce que l'expérience a appris qu'ils doivent s'appliquer aux terres de toute nature ; tels sont ceux-ci :

1^o Ne jamais semer les prairies artificielles, c'est-à-dire, le trèfle, le sainfoin, la luzerne, etc., que sur la récolte de grains qui vient immédiatement après la récolte sarclée et fumée ;

2^o Revenir aux récoltes sarclées aussi souvent qu'il est nécessaire pour entretenir le terrain bien net de mauvaises herbes ;

3^o Cultiver toujours moitié environ des terres en plantes destinées à la nourriture des bestiaux, et les faire consommer dans la ferme.

En suivant ces principes, ne craignez pas de supprimer la jachère. Mais si vous ne pouvez pas, ou si vous ne voulez pas régler ainsi vos cultures, il faut vous résoudre à la conserver, et vous contenter d'un très-chétif produit ; car, en supprimant la jachère sans adopter un mode de culture convenable, vous ruineriez promptement vos terres, bien loin d'en tirer du bénéfice. Il est néanmoins quelques terrains d'une nature très-argileuse, où un habile cultivateur a

quelquefois recours à la jachère ; mais il la considère comme un moyen extrême, très-coûteux, et il ne l'emploie que de loin en loin, lorsque le besoin s'en fait impérieusement sentir, pour nettoyer un terrain trop infesté de plantes nuisibles pour que l'on puisse espérer de les détruire par une récolte sarclée ; cas qui ne se présente presque jamais avec un bon assolement, surtout pour le cultivateur qui, n'exploitant pas une très-grande étendue de terres, peut leur donner plus de soins que celui qui fait valoir une très-grande ferme.

Le cousin. Je partage bien votre avis pour la culture de la patate, je crois que nous n'en cultivons pas assez ; mais c'est que les cultures en sont si chères ! d'ailleurs, si on en cultivait une quantité, on ne trouverait souvent pas d'ouvriers en suffisance.

A continuer.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 1^{ER} JUIN 1871

Du traitement des animaux malades, et du besoin d'un Professeur vétérinaire français.

L'agriculture de la Province de Québec souffre beaucoup du besoin d'un bon système d'instruction vétérinaire. A une où deux exceptions près, il est impossible de trouver ailleurs que dans les grandes villes, un chirurgien vétérinaire instruit, et encore !

Nous croyons que l'établissement d'une chaire de Professeur français à l'école vétérinaire de Montréal serait d'un grand avantage pour notre population, elle servirait d'encouragement à un bon nombre de nos jeunes gens instruits de la campagne, qui n'entendent pas la langue anglaise, et les porterait à se livrer à l'étude de cette profession.

Si un cours de lectures était donné dans leur langue maternelle, ces jeunes gens, après de solides études, se répandraient ensuite par tout le pays, et rendraient de grands services à l'agriculture.

Dans toute l'étendue de notre Province, nos pauvres animaux sont condamnés à endurer des maladies, que, le plus souvent, notre négligence leur a occasionnées, et sont obligés de supporter les souffrances plus grandes encore d'un barbare traitement

que leur infligent d'effrontés charletans qui se donnent le titre de maréchaux et qui ne connaissent seulement pas les premiers éléments de l'art vétérinaire. Il s'en suit naturellement que cette gente se sert, sans rime ni raison, de violents purgatifs, d'effroyables saignées, de cruelles opérations, etc., etc., lesquels sont presque toujours suivis d'une atroce agonie pour l'animal, et de grande perte pour le maître. Celui, dont l'animal est malade, et qui ignore ce qu'il doit faire dans un pareil cas, cherche tout naturellement à se procurer ce qu'il croit être le meilleur conseil à sa portée : mais il devrait du moins avoir assez d'énergie pour éviter le recours à des remèdes barbares, à moins que le praticien malhabile puisse le convaincre de l'utilité et de la nécessité du traitement qu'il veut prescrire. En règle générale, un animal malade recouvre bien mieux sa santé en laissant la guérison à la nature, qu'en soumettant le patient à un traitement brutal et inapproprié. Généralement aussi, on donne trop de drogues aux animaux, cette coutume leur fait plus de mal que de bien. Comme de raison, il y a certains cas, où, un traitement médical est nécessaire ; mais lorsqu'il est à peu près impossible de s'assurer les services d'un médecin vétérinaire, on ne devrait avoir recours à ce traitement qu'avec la plus grande prudence. Le bon air, la bonne nourriture, la propreté, les bons soins sont des choses essentielles à la santé : le plus souvent, la plupart des maladies sont causées par notre négligence et notre incurie sous ce rapport. Dans de semblables circonstances, comme dans toutes autres, il n'y a point de guérison possible, si on ne commence par éloigner la cause de la maladie. On remplace souvent les purgatifs par une diète relâchante ; cette même diète et le bon air ont le même effet que la saignée.

Une bonne couverture, un parfait pânage peuvent tenir lieu de vésicatoires. L'eau est un remède souverain pour les entorses, les meurtrissures et les blessures. Dans neuf cas sur dix, le simple traitement que nous devons d'indiquer sera suivi de meilleures conséquences que celui que prescriront la plus part des charlatans de campagne (classe d'ignorants impos-